

CE CHAPUZOT !!!



« Bien, mon jeune ami, vous êtes encore puni ? qu'avez-vous donc fait de si grave ? »

— Monsieur, ce n'est pas moi, je vous assure, c'est Chapuzot, vous savez, mon camarade que nous appelons *boule de loto* parce qu'il est très gros, il a l'air d'un petit saint, mais il est mauvais comme un âne rouge !

Et puis, si vous voulez que je vous dise, la faute

en est surtout à ma tante Joséphine, qui m'a apporté une boîte de couleurs pour ma fête.

Oui, vous comprenez, elle me donne une boîte de couleurs, et dedans je trouve seulement un petit cahier de dix soldats à peindre. Ah ! ça n'a pas été long ! Au bout d'une heure, mes soldats étaient rouges, bleus, verts, jaunes, de toutes les couleurs, enfin il ne restait plus une place blanche, même sur les marges. C'était très amusant, mais il en aurait fallu d'autres et je n'en avais pas.

Alors que faire ?

J'ai bien demandé à papa un livre où il y eût des images, et comme il croyait que c'était seulement pour les regarder, il m'en a donné un ; mais quand il m'a vu prendre mon pinceau et ma boîte de couleurs, il me l'a vite retiré en m'appelant : Petit malheureux ! ce qui est un gros mot, vous savez !

Un instant après, il m'a surpris en train de passer un peu de rouge sur le papier de la salle à manger, que je trouve bien terne à mon goût, et il m'a secoué très fort, tout prêt à m'envoyer coucher.

C'est ennuyeux, croyez-moi, d'avoir une boîte avec vingt-quatre couleurs, et de ne pouvoir pas s'en servir.

Au moment même où je me désespérais, arrive

Chapuzot ; il regarde mon cahier de soldats, le trouve très bien, et me dit :

— Prête moi ta boîte, que j'essaie aussi ?

Je lui explique que je n'ai pas d'autre cahier ; il ne voulait pas me croire d'abord, il me dit que c'était par jalousie, que j'étais un mauvais camarade, mais enfin il finit par voir que j'étais aussi malheureux que lui, et il ne chercha plus qu'un moyen de faire un chef-d'œuvre sans rien abîmer dans la maison.

Nous nous étions mis à la fenêtre ; je le vois encore, monsieur, nous étions là tous les deux. Il me dit brusquement :

— Est-ce que la mère Poulard est ch'z elle ?

Madame Poulard, c'est cette vieille dame au-dessous de nous, qui est si exigeante, qui se plaint toujours de moi si je cours dans l'appartement, ou si je traîne une chaise un peu trop fort. Elle a chez elle trente-six animaux, et sur sa fenêtre un moineau qu'elle adore, à côté d'un petit marronnier qu'elle a planté dans un pot à fleurs, et dont elle vient surveiller tous les jours les progrès.

Même vous vous rappelez peut-être qu'elle m'a fait tant gronder, le mois dernier, parce que j'avais jeté un os de côtelette à son oiseau ! C'était pourtant pas par méchanceté, monsieur, c'était pour lui donner à manger, à ce pierrot !

Enfin je réponds à Chapuzot :

— Je ne crois pas qu'elle soit chez elle, car on l'aurait déjà vue sur le balcon causer à son arbre et à son moineau, et leur demander s'ils se portent bien, comme s'ils pouvaient lui répondre !

— Attends, reprend Chapuzot, j'ai une idée, tu vas voir. Donne-moi une ficelle et une épingle.

Le voilà qui tord l'épingle pour en faire un hameçon, l'attache à la ficelle, et, la descendant par la fenêtre, pêche le pot et le petit marronnier à la ligne ; l'épingle étant fixée dans le bois, nous tirons : tout vient. C'était très amusant !

Je ne savais pas alors ce que Chapuzot voulait faire, mais son idée était tout de même très drôle !

Il déracine l'arbuste, qui était haut comme le

bras, et qui avait de jolies pousses tendres d'un beau vert, puis il le replante la tête en bas, les racines en l'air, puis nous voilà en train de découper de belles feuilles de papier blanc, que nous couvrons de vert végétal en dessinant les nervures avec du brun. Sitôt qu'une vingtaine de feuilles furent finies, nous les collons au bout des racines, et nous voilà en possession d'un joli petit marronnier, peut-être moins grand que l'autre, mais bien plus régulier, tout en rond, comme une pomme de pin. De plus, tout ce travail nous avait procuré un plaisir extrême.

Puis nous avons redescendu le pot à fleurs sur le balcon, avec la ficelle arrangée en nœud coulant.

Vous allez dire, monsieur, que c'est une mauvaise farce, mais je ne la regrette pas trop parce que, voyez-vous, si c'était mal, c'était drôle, et en somme, nous n'avions fait souffrir personne. Mais, malheureusement, nous n'avons pas pu nous en tenir là.

Un quart d'heure après, nous nous ennuyons de plus belle. Chapuzot me dit :

— Qu'est-ce que nous allons peindre maintenant ?

— Je ne sais pas.

— J'ai assez du vert, il faudrait une autre couleur.

— Oui, d'autant plus que mon vert végétal est presque usé.

— Il faudrait du rouge.

— Ou du jaune.

— Du jaune, répète Chapuzot tout rêveur, oui du jaune. Tiens, j'ai encore une idée. Passez-moi la ficelle.

Je la lui donne, et presque aussitôt, qu'est-ce que je vois remonter au bout de l'hameçon ? La cage avec le moineau.

— Que vas-tu faire de cet oiseau, lui dis-je !

— Ce que je vais en faire ? répond Chapuzot triomphant, ce que je vais en faire ? un serin !!!

Cette fois, nous ne pouvons nous empêcher de rire à en pleurer. Ce Chapuzot, qu'il est donc amusant !

La cage est aussitôt ouverte, l'oiseau fait prisonnier et, malgré ses cris, badigeonné à grands coups de jaune de chrome écrasée dans un godet. Il en a fallu beaucoup, parce que le gris du plumage ressortait malgré tout.

Quand ce fut fini, le moineau remis en cage avait un air tout bizarre avec ses plumes hérissées sur le corps. Mais Chapuzot me dit que ce n'était rien, et qu'une fois sèches, elles redeviendraient lisses.

Nous redescendons la cage par le même chemin, et, la journée étant passée, on vient chercher Chapuzot qui, en me quittant, riait encore en se tapant les côtes et en claquant sa langue, comme il le fait habituellement.

Moi je n'y pensais seulement plus, quand ce matin, en rentrant du collège, je trouve à la maison Mme Poulard tout en larmes, son pot de fleurs d'une main et son oiseau de l'autre. Le pauvre petit moineau était mort, empoisonné par la couleur, à ce qu'il paraît. C'est seulement alors, Monsieur, en voyant le chagrin vrai de cette vieille dame, qui aimait son moineau comme s'il eût été son enfant, que j'ai compris le mal que nous avions fait, Chapuzot et moi. Pour une heure de plaisir, nous avions causé de la peine à quelqu'un pour plusieurs jours, pour longtemps peut-être ; et avant même qu'on n'eût rien dit, rien reproché, je sentis que j'allais pleurer comme elle...

J'oubliai que la vieille dame avait été bien désagréable pour moi, qu'elle m'avait fait gronder souvent en se plaignant du bruit que je faisais sans intention mauvaise, et en ne songeant qu'aux larmes que je lui voyais répandre devant un petit oiseau tout raidi, qui gigottait encore si bien la veille, je lui demandai pardon,

Vous voyez, monsieur, on m'a puni, je vais rester à la maison jusqu'à dimanche en huit. Eh bien, je vous assure, ce n'était pas la peine ; j'étais assez désolé de notre cruauté involontaire, et je me suis bien promis, quelque chose que veuille me faire Chapuzot, de renoncer pour toujours aux mauvaises farces.

JUSTE DEMANDE



1er Etranger. — Sortez-vous du club des Gais compagnons ?

2me Etranger. — Oui !

1er Etranger. — Alors, si cela vous agréait, permettez-moi donc de m'abriter sous mon parapluie ?